

La perception du mariage chez les futurs maîtres. Une crise de sens non résolue

Ce que révèle une enquête

Claude Michaud
Université d'Ottawa

Le mariage est en perte de vitesse au Canada. Si l'institution qui plonge ses racines dans la nuit des temps n'est pas pour autant menacée de disparition, le sens en est profondément transformé. Nous avons voulu vérifier quelle perception du mariage ont les futurs enseignants et enseignantes dans les écoles franco-ontariennes. Autant le rêve de bonheur capable de donner un sens déterminant au mariage en tant que projet intimiste et personnel est reconnu, autant l'idée de normes et de contraintes liées au mariage en tant que projet de société fait peur et est rejetée. Cette position est atténuée de façon non négligeable par les répondants qui déclarent avoir une pratique religieuse.

Marriage is losing ground in Canada. Although what is probably one of the oldest institutions in the world is not about to disappear, the meaning of marriage has undergone a transformation. This article identifies the perception of marriage among Franco-Ontarian student teachers. Several student teachers report that marriage is a shared personal project; the legal constraints as well as the social commitments associated with matrimony are generally rejected. This position is mitigated however by student teachers who profess religious convictions.

On se marie de moins en moins au Canada. Les rapports de Statistique Canada, année après année, nous révèlent sans équivoque que le mariage est en perte de vitesse. Entre 1981 et 1991 le nombre d'individus vivant en union libre a doublé pour atteindre 1,45 million de Canadiens. La proportion de couples en union libre est passée de 6% en 1981 à 7% en 1986, pour atteindre 10% en 1991, et 12% en 1996. Au Québec on en compte 24%. À l'inverse, la proportion de couples mariés est passée de 83% à 77%. Ces chiffres, qui varient d'une province à l'autre sont particulièrement notables au Québec, où la proportion d'unions libres dans

tous les groupes d'âge est presque deux fois plus élevée que dans les autres provinces. On constate en particulier que près des deux tiers des jeunes couples sans enfants y vivent en union libre contre 32% ailleurs au Canada.

Le mariage: une institution en péril?

Faut-il voir dans la courbe descendante que tracent les statisticiens un indicateur de la disparition du mariage à plus ou moins brève échéance? Cela paraît peu vraisemblable. L'anthropologie culturelle ainsi que l'histoire des civilisations incitent à penser autrement. Il existe en effet un large consensus pour soutenir que l'origine du mariage se perd dans la nuit des temps, ce qui en fait sans doute, sous la variété des rites et des formes qu'il a revêtus, une des plus vieilles institutions au monde (Cazeneuve, 1958; Van Gennep, 1960; Maillard, 1990).

On peut donc imaginer que le mariage n'en est pas à sa première crise tant en ce qui touche la variété de ses formes qu'en ce qui touche la signification que les collectivités ont pu lui donner au long des âges. Bref, il est trop tôt pour conclure que le mariage est à l'agonie même si la crise qu'il traverse à notre époque est sans doute une des plus radicales qui l'ait affecté tant en raison de sa profondeur que de sa rapidité.

On peut présumer qu'il demeurera, sous des modulations encore inconnues, une institution qui répondra à des besoins reconnus comme fondamentaux dans toutes les sociétés: le premier, celui de constituer un cadre à la procréation et au développement de l'enfant; le deuxième, celui de confirmer le couple dans sa réalité sociale et de reconnaître son droit au soutien que la société doit fournir à son système de base; le troisième, plutôt d'ordre psychologique, celui d'affirmer le statut du couple, avec ce que cela comporte de sécurité profonde pour les conjoints.

Néanmoins, l'interrogation à savoir si le mariage est en voie de disparition ou non, n'est pas sans mérite. Elle renvoie à des questions spécifiques sur lesquelles il importe de s'arrêter. Puisqu'à l'évidence il s'agit d'une crise de sens, comment s'exprime-t-elle au-delà des chiffres fournis par les statistiques? Est-il possible d'en mesurer l'étendue ou de parler avec quelque rigueur de sa profondeur? La religion a-t-elle un impact dans cette remise en question? L'analyse de la crise permet-elle d'entrevoir l'émergence d'un sens nouveau à une institution et à un rituel délaissés par plusieurs? Peut-on voir se profiler le mariage de l'avenir?

Enfin, que pensent les jeunes du mariage, eux qui sont les porte-parole tout désignés pour rendre compte de l'impasse actuelle?

C'est à partir de l'ensemble de ces questions qu'a été pensée la présente recherche. Elle se situe dans la perspective plus large de l'indéniable crise de civilisation à laquelle l'institution du mariage ne pouvait échapper et que décrivent les nombreux travaux récents sur la modernité et la postmodernité (Lyotard, 1979; Taylor, 1992; Touraine, 1992; Grand'Maison, 1993, 1995; Légaut, 1994; Dumont, 1995).

Si le déclin du mariage peut être considéré comme une conséquence des bouleversements socio-culturels de notre époque on peut aussi le voir comme un indicateur particulièrement significatif de la crise. L'exigence de liberté et la subjectivité caractéristiques de cette fin de siècle se combinent en effet pour s'insurger contre tout système ou toute institution perçue comme force susceptible d'empêcher les individus d'être les acteurs de leur propre vie. Le mariage, en tant que limite à la liberté individuelle imposée par l'autre et en tant qu'encaissement social contraignant, devient du même coup objet de rejet (Singly, 1992; Kaufmann, 1993; Cordero, 1995). C'est dans ce contexte global que se situe la présente recherche.

Méthodologie de la Recherche

Un questionnaire comportant treize questions fermées et deux questions ouvertes a été soumis à 140 étudiantes et étudiants inscrits au programme de Formation des maîtres à la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa. À côté des variables classiques d'âge, de sexe et de statut civil, nous avons retenu celle de la pratique religieuse, à quoi nous avons ajouté le lieu de naissance et la discipline universitaire, ce qui a permis de pousser plus loin la pondération des données et d'élaborer de nouvelles hypothèses. Le regroupement des réponses formulées aux deux questions ouvertes a permis à la fois de valider et de nuancer les résultats obtenus au terme de la compilation des questions fermées.

La recherche, qui s'appuie sur la double analyse quantitative et qualitative des données comporte, surtout en ce qui touche cette dernière, les limites normales liées à l'interprétation inévitable des réponses. Le risque a toutefois été minimisé en procédant à des lectures comparées par le chercheur principal et une assistante à la recherche. On peut aussi s'interroger à savoir dans quelle mesure les futurs maîtres, qui ont été les sujets de l'enquête, sont représentatifs de l'ensemble des jeunes adultes?

Résultats de la Recherche

Le mariage: un rêve qui perdure

L'objectif premier de la recherche était de savoir si les jeunes considèrent le mariage comme désuet ou non. Le second consistait à découvrir quel sens lui donnent ceux et celles qui y croient et, à l'inverse, pourquoi on le déclare dépassé. Le questionnaire s'ouvrail par l'énoncé suivant: "je crois que le mariage est un rituel significatif (ou à l'inverse) désuet."

Nous partions de l'hypothèse que, d'après les données fournies par les statistiques, environ 20% de la population interrogée déclarerait le mariage désuet. Or, toutes catégories confondues (sexé, âge, statut civil, lieu de naissance, pratique religieuse, discipline universitaire), seulement 7% ont supporté cette position. L'hypothèse du départ était infirmée.

Suite à ce premier résultat étonnant, l'analyse de l'ensemble des données s'est avérée difficile et a laissé perplexe. Si 93% des répondants ont soutenu que le mariage est un rituel significatif, les motifs susceptibles de justifier leur position demeurent ambiguës et parfois contradictoires.

Nous présentons dans un premier temps les résultats de l'étude comparée des réponses à la série des questions fermées. Nous donnons ensuite un bref tableau des réponses aux deux questions ouvertes pour terminer avec des questions et la discussion de quelques points en guise de conclusion.

Un projet peu articulé

Nous avons regroupé les réponses en trois catégories: la première se référant à ce qui peut être perçu comme faisant obstacle au mariage; la deuxième renvoyant aux raisons liées à la dimension anthropologique et sociale du mariage; la troisième évoquant les raisons qui sont davantage d'ordre psychologique et spirituel.

Les obstacles au mariage. En se situant dans une perspective phénoménologique, deux questions renvoyaient explicitement aux obstacles auxquels le mariage est présentement confronté. Après avoir reconnu dans une proportion de 76% que se marier aujourd'hui n'a pas la même signification qu'autrefois, avec un léger écart de moins de 7% chez les répondants mariés (23% de la population totale), 88% des répondants, toutes variables confondues, «croient que la multiplication des divorces a un impact négatif sur l'institution du mariage.» Observé sous l'angle du behaviorisme social, il est difficile de ne pas reconnaître que l'effet

d'entraînement joue dans ce domaine comme ailleurs. On ne saurait être surpris si les ruptures dont les jeunes sont témoins engendrent l'hésitation sinon la crainte chez plusieurs.

On ne s'étonne pas davantage en constatant que plus de la moitié, soit 54%, croient que la peur du contrat joue contre le mariage. Cette réponse s'inscrit tout à fait dans la ligne du fort courant d'individualisme décrit Christopher Lasch (1979) dans son classique sur «la culture du narcissisme.»

Mariage et société. La dimension anthropologique et sociale du mariage était au centre de l'intérêt présidant à la recherche. Le questionnaire comportait donc cinq questions distribuées au hasard portant sur cet aspect. Notre objectif était de saisir un peu mieux les nouvelles tendances qui se dessinent au sujet du mariage à l'heure où l'individualisme et la célébration des droits de la personne ont rendu suspectes toutes les institutions.

À la question posée à savoir si le mariage est un rite de passage important, 85% ont répondu oui, les couples mariés arrivant en tête avec 91% contre 82% chez les autres. Par ailleurs, lorsqu'on les interroge pour vérifier s'ils trouvent pertinente l'expression classique le mariage est ce qui fonde une famille, la proportion des sujets qui répondent par l'affirmative tombe à 59%. La réponse à la question renvoyant plus directement au rapport entre la dimension privée et la dimension sociale du mariage est aussi indicative: ils sont 42% qui croient que la vie de couple est une histoire privée d'amour qui n'a pas besoin d'une institution comme le mariage. Comme on pouvait s'y attendre, les sujets mariés marquent une distanciation plus forte de cette position alors que 71% affirment le contraire.

La dernière question touchant le rapport entre le mariage et l'enfant s'avère encore plus révélatrice des sensibilités de notre époque et plus difficile à interpréter. À l'énoncé «Je crois que le mariage a du sens au moment où on décide d'avoir un enfant,» seulement 28% de tous les sujets ont répondu par l'affirmative.

Parmi les hypothèses susceptibles d'expliquer le faible pourcentage des individus (30% des femmes, 22% des hommes) qui établissent un lien étroit entre mariage et enfant, on peut penser à la perception nouvelle qu'on se fait de l'enfant. Il semble qu'il est vu de moins en moins comme un être ayant des droits, dont celui d'avoir deux parents dans un cadre de vie reconnue, conformément à la Déclaration des droits de l'enfant des

Nations-Unies. La sensibilité actuelle en fait davantage une source de plaisir et un <bien> auquel on ne voudra rien refuser.

Une première conclusion qui se dégage de cette lecture c'est que même si une forte majorité de répondants accorde de l'importance au fait que le mariage est un rite de passage significatif et qu'il soit reconnu officiellement par la société, on ne peut affirmer pour autant que la dimension sociale du mariage soit véritablement perçue. Les réponses aux deux questions touchant la vie en couple comme une histoire privée d'amour et le mariage comme fondement de la famille ne reçoivent qu'un peu plus de la moitié des voix. Si on ajoute à cela la faiblesse du lien que les répondants établissent entre la décision d'avoir un enfant et le mariage, on ne peut soutenir que ce dernier leur apparaît comme un projet fondamental de société. Une chose est certaine, on ne décèle pas en ce moment une tendance forte qui irait dans ce sens. Finalement, ce qui ressort, c'est que le mariage à notre époque est bel et bien centré sur le couple pour ne pas dire sur chacun des individus qui le composent.

Une surprise: la forte incidence de la pratique religieuse. De toutes les variables retenues dans l'analyse des données, celle de la pratique religieuse s'est imposée comme la plus déterminante. Elle s'est fait surtout sentir autour de la dimension anthropologique et sociale du mariage. C'est ici en effet, qu'on a enregistré les écarts les plus prononcés dans les sensibilités entre pratiquants et non-pratiquants, les pratiquants occasionnels se situant quelque part entre les deux. (Voir Tableau 1.)

TABLEAU 1
Mariage et société - Incidence de la pratique religieuse (N=140. F.M=3)

Perception du mariage	Pratiquants 34%. N=47	Prat. occasio. 52%. N=71	Non-pratiq. 14%. N=19
Un rite de passage important	96%	81%	67%
Reconnaissance par la société important	89%	69%	47%
Plus qu'une histoire privée d'amour	80%	46%	41%
Au fondement de la famille	79%	53%	31%
Sens au moment où on décide d'avoir un enfant	15%	36%	26%

C'est ainsi que 80% des pratiquants soutiennent que le mariage est plus qu'une histoire privée d'amour alors que moins de la moitié, soit 41% des nonpratiquants partagent cette position. Autrement dit, 59% des sujets qui se déclarent nonpratiquants croient que le rituel du mariage est superflu contre 20% chez les pratiquants. L'écart est encore plus prononcé lorsqu'il s'agit de réagir à la question du mariage comme fondement de la famille. Alors que 79% des premiers pensent ainsi, la proportion des non-pratiquants qui sont de cet avis se situe à 31%. Même chose en ce qui a trait à la reconnaissance officielle par la société du projet du couple, 89% des pratiquants en affirment l'importance contre 47% chez les autres.

Enfin, on relève un écart similaire touchant le concept de rite de passage. Alors que 96% des pratiquants voient le mariage comme un rite de passage important, la proportion descend à 67% chez les autres. Bref, il existe par rapport à l'ensemble des questions, un écart moyen de 39% entre ces deux catégories de répondants. L'écart moyen entre les pratiquants et ceux qui déclarent avoir une pratique occasionnelle est de 24% et l'écart le plus prononcé, soit 34%, porte sur la question touchant la vie de couple en tant qu'histoire d'amour privée.

La seule question où les proportions sont renversées est celle qui porte sur le lien entre enfant et mariage. Ici ce sont les pratiquants occasionnels qui sont en tête. Ils soutiennent dans une proportion de 36% que le mariage a du sens au moment où on décide d'avoir un enfant. La proportion est de 26% chez les nonpratiquants et de 15% chez les pratiquants. Comment expliquer cette faible proportion chez ces derniers? On peut ici se perdre en conjectures. Disons que leur position s'explique peut-être par le fait que pour eux la question ne se pose pas, ou peu, le mariage étant de toute manière antérieur à la décision d'avoir un enfant.

La question de la pratique religieuse est intrigante. Trois interrogations principales surgissent: Quel rôle joue la pratique religieuse au sein des transformations socioculturelles de notre époque? À quoi sont arrimées les sensibilités et les valeurs des non-pratiquants? Les pratiquants occasionnels jouiraient-ils d'un espace de liberté et d'un élargissement de références qui en font des agents plus dynamiques des transformations sociales à venir? (Michaud 1994). Cette liberté leur permettrait-elle d'aller plus loin dans la reconstruction du tissu social?

Mariage et bonheur. L'enquête voulait vérifier la place et la signification que les jeunes adultes accordent au mariage en fonction du bonheur escompté. Les répondants étaient donc invités à réagir à une série de questions davantage centrées sur l'individu et ses attentes personnelles.

La lecture des données sur ce terrain comme sur celui du social a laissé l'auteur perplexe, certaines affirmations allant fortement dans le sens du mariage, d'autres venant les contredire. Après avoir affirmé à 95% que si l'on se marie, ce n'est pas pour faire plaisir à ses parents ou à ses amis-es mais bien pour des raisons personnelles, 84% des sujets ont répondu par l'affirmative à l'énoncé "je crois que se marier est une source de joie intérieure et de sécurité profonde," les gens mariés arrivant légèrement en avance avec 87% comparativement à 83% chez les autres.

Dans une proportion un peu moindre, à la question portant sur le rapport entre le mariage et la réalisation de soi, 71% ont affirmé qu'il existait un lien entre les deux. Fait intéressant, les gens mariés se sont situés ici nettement en tête avec 84% contre 68% chez les autres. Il vaut la peine de noter aussi que la catégorie la plus sceptique est celle des hommes. Ils ne sont que 63% à établir un lien positif entre le mariage et la réalisation de soi, alors que 75% des femmes y croient.

Mais là où le vent semble tourner c'est lorsque les répondants réagissent à l'énoncé suivant: "je crois que les chances d'être heureux sont plus grandes pour un couple s'il se marie." Seulement 29% soutiennent que oui avec des écarts assez marqués toutefois entre femmes et hommes, ces derniers, contrairement à la question précédente, se montrant plus confiants dans une proportion de 37% par rapport à 25% chez les femmes.

Sans doute l'hypothèse la plus plausible pour expliquer cet écart, qui est l'envers de la précédente touchant le rapport entre le mariage et la réalisation de soi, tient au fait que les hommes trouvent toujours dans le milieu professionnel le renforcement nécessaire à leur estime de soi et au foyer la réponse à leur besoin affectif. Serait-ce moins le cas pour les femmes? Il serait intéressant de poursuivre cette question à notre époque. Il reste à souligner l'écart, léger ici, entre les gens mariés qui se sont prononcés par l'affirmative dans une proportion de 33% suivis de près par les autres dans une proportion de 28%.

Peut-on tirer une première conclusion de ces résultats? Si on s'arrête à sa dimension privée, il faut reconnaître que la perception du mariage comme source de bonheur individuel ne s'impose pas avec évidence.

Serait-ce que le scepticisme sinon la peur de l'institution surgissant tout à coup vient s'interposer ou contredire le projet? On se retrouve en effet devant une série d'affirmations qui indiquent que le mariage n'est pas dépourvu de sens pour la grande majorité même s'il demeure ambigu. Mais le système fait peur. Il demeure l'objet d'une forte contestation. Résultat:

c'est comme si le rêve, tout à coup remis en question par l'institution, était ébranlé.

Après l'étonnement devant la réponse à la première question à savoir si le mariage est un rituel significatif ou désuet, on s'aperçoit donc que tout n'est pas si clair. Si dans une proportion surprenante les répondants affirment leur foi dans le mariage, on peut conclure qu'ils ne savent pas nécessairement pourquoi, ou en tout cas les raisons qu'ils avancent ne sont pas aussi cohérentes que l'on pourrait s'y attendre. Elles se présentent comme un premier défrichage de la pensée et du cœur où la première projette comme un nuage sur le second.

Les pratiquants croiraient davantage au bonheur. Si le facteur religion joue moins fort ici que dans son rapport avec la dimension anthropologique et sociale du mariage, son incidence est quand même tout à fait remarquable. C'est autour de la question «je crois que les chances d'être heureux pour un couple sont plus grandes s'il se marie» qu'il apparaît le plus frappant. En effet, ceux qui se déclarent pratiquants affirment dans une proportion de 40% que le mariage augmente les chances d'être heureux alors qu'à l'opposé, seulement 16% des nonpratiquants le pensent. Les pratiquants occasionnels se situent entre les deux avec 27%. On ne peut pas dire que la religion apparaît comme une source évidente de bonheur dans le mariage pour aucun de ces groupes mais l'écart de 24% entre les pratiquants et les non-pratiquants est quand même indicateur d'importantes différences de sensibilité. (Voir Tableau 2.)

La réaction à l'énoncé "je crois que se marier est une source de joie intérieure et de sécurité profonde" s'est aussi avérée particulièrement révélatrice de l'incidence de la religion. L'écart entre pratiquants et nonpratiquants est ici de 15%, les premiers répondant positivement dans une proportion de 89% contre 74% chez les autres. L'écart de 10% en faveur des pratiquants pour la question portant sur le rapport entre mariage et réalisation de soi est de 9%. Pour la question voulant vérifier la proportion de ceux et celles qui croient qu'on se marie pour faire plaisir à ses parents et ses amis, l'écart quoique mince, est quand même indicateur de l'influence indéniable de la pratique religieuse.

TABLEAU 2
Mariage et bonheur - Incidence de la pratique religieuse
(N=140 F.M=3)

Perception du mariage	Pratiquants 34 %. N=47	Prat. occasio. 52 %. N=71	Non-pratiq. 14 %. N=19
Source de joie intérieure et de sécurité	89%	83%	74%
Augmente les chances d'être heureux	40%	27%	16%
Renforce le sentiment de réalisation de soi	73%	74%	63%
Pour des raisons autres que faire plaisir à ses parents et amis	98%	94%	89%

Les questions que l'on peut se poser ici renvoient plutôt à l'expérience spirituelle de chacun. Jusqu'où la pratique religieuse affecte-t-elle l'attitude face au mariage comme lieu de bonheur escompté? La pratique religieuse serait-elle un renforcement de la confiance profonde ou au contraire tient-elle lieu de substitut? Parmi les références qui sous-tendent l'attitude des nonpratiquants, quelle place donner aux autres idéologies ou courants de pensée de nature religieuse ou sacrée telle le Nouvel âge?

Les questions ouvertes: une autre voie d'interprétation

L'approche par questions ouvertes a, dans une certaine mesure, la valeur d'une entrevue du fait qu'elle libère la parole. Les répondants étaient invités à donner les trois raisons principales qui fondent leurs positions respectives. Ils se sont exprimés spontanément et apparemment sans réticence. Ceci a permis d'aller plus loin dans la saisie des sensibilités qui sous-tendent vraisemblablement les affirmations exprimées dans la première section du questionnaire.

Voici présentées globalement les raisons principales qui supportent l'une et l'autre des positions. Nous proposons d'abord, après les avoir regroupées autour de quatre thèmes principaux, les réponses des 93% (N=128) de jeunes adultes qui croient que le mariage est un rituel significatif. Ces thèmes ont émergé de l'analyse qualitative des réponses aux deux questions.

L'engagement face à Dieu et aux autres. Pour plus de la moitié de ces répondants, soit 60% (77 répondants-es sur 128) le mariage est significatif du fait qu'il permet de s'engager devant Dieu et ses amis: devant Dieu que l'on croit présent à son projet de vie – on parle d'amour éternel et d'infini – devant ses amis et sa famille, en raison de la reconnaissance et du sens de l'identité qui semble y être rattachés.

L'espérance du bonheur. Quarante quatre pourcent (57 répondants-es sur 128) lient le mariage à l'amour source de bonheur, de réalisation de soi et de partage, ce à quoi s'ajoute le sens de la sécurité. On le voit du même coup comme une preuve d'amour.

La famille et l'enfant. Trente sept pourcent (47 répondants-es sur 128) croient au mariage en vue de fonder une famille et par la suite être en mesure de transmettre les valeurs aux enfants.

L'engagement personnel. Enfin, l'idée d'engagement personnel, de fidélité et de don de soi revient 31 fois, soit chez 24% des répondants. Les autres raisons apportées vont du désir d'observer la tradition (5%), d'éviter les difficultés face à la loi (4%), en passant par la volonté de se supporter en cas de <déprime> (5%).

Nous présentons par ordre d'importance les 21 raisons évoquées par les 7% de répondants ($N=9$) qui croient que le mariage est désuet. Compte tenu de ce nombre restreint nous donnons en chiffres absolus le nombre de répondants qui supportent les positions qui suivent. Ils sont 8 à penser que la multiplication des divorces devrait détourner les autres de monter dans cette galère qu'est devenu le mariage. Il n'est plus promis à la durée, il ne représente plus le lieu d'un engagement sérieux et est devenu superficiel.

Pour six d'entre eux, le fait que la société accepte de plus en plus l'union consensuelle indique que le mariage a fait son temps. "C'est plus la mode de se marier." Enfin, cinq individus pensent que l'amour se suffit à lui-même, faisant du mariage une démarche ou une institution superflue. Les autres raisons invoquées par ces neuf individus sont le coût du mariage: se marier coûte trop cher (3), la perception qu'il risque d'être une entrave à la liberté (1) et à la réalisation de soi (1) et, enfin, le manque d'ouverture de ce rituel aux homosexuels (2).

Un tableau complémentaire

L'analyse des réponses aux questions ouvertes a fourni un tableau complémentaire par rapport aux résultats obtenus dans la première section

du questionnaire. Son intérêt tient essentiellement au nouvel éclairage qu'elle apporte sur chacune des positions affirmées.

Ceux qui croient que le mariage a fait son temps donnent carrément leurs raisons: cela coûte trop cher, il y a trop de divorces, ce n'est plus à la mode, etc. Ceux qui croient que le mariage est significatif apportent une série de motifs qui renvoient au fondement même de l'institution, le rapport à l'autre, à la société, à Dieu, indiquant ainsi à la fois le sérieux du mariage mais aussi la crise et les questions auxquelles sont confrontées les consciences actuellement.

La lecture des réponses spontanées a aussi aidé à saisir que de toutes les variables utilisées dans notre recherche, celle de la pratique religieuse s'est révélée être la plus déterminante ou celle dont l'incidence s'est avérée la plus décisive. Rappelons que le questionnaire était construit sans faire référence à cette variable en particulier ni à l'une ou l'autre des formes, civile ou religieuse, du mariage.

La perplexité engendrée au cours de la compilation des données de la première partie du questionnaire ne s'est pas dissipée pour autant. Mais cette analyse a ouvert des voies qui ont permis de saisir un peu mieux les principales sources d'ambiguité et de corriger l'impression d'incohérence qui ressortait des réponses trop paradoxales sinon contradictoires. Au fond, ceux qui croient au mariage n'arrivent pas facilement à mettre au clair les raisons qui sous-tendent leur vision, et les quelques-uns qui le considèrent désuet sont peu convaincants dans la défense de leur position.

Discussion et Conclusion

Entre le rêve du bonheur et la peur de l'institution

Si la lecture des résultats nous a laissés perplexes c'est qu'ils traduisent la forte tension ressentie chez les répondants. Tension qu'on pourrait ainsi résumer: autant le rêve de bonheur capable de donner un sens déterminant au mariage en tant que projet intimiste et personnel est reconnu, autant l'idée de normes et de contraintes liées au mariage en tant que projet de société fait peur et est rejeté.

Pour une forte proportion de jeunes adultes, le mariage et la famille n'ont de sens que dans la mesure où l'un et l'autre sont perçus comme une forme d'organisation de la vie privée et non pas comme une forme d'organisation de la vie publique. Autrement dit, la réconciliation entre l'individu et le relationnel comme entre le privé et le social, qui apparaît comme un manque caractéristique de notre époque, n'est pas faite.

Les indicateurs les plus frappants de cette tension ressortent autour de quelques questions particulières que nous rappelons. La première touche le rapport entre le mariage et le bonheur. Seulement 29% soutiennent que les chances d'être heureux sont plus grandes pour un couple s'il se marie. À une question antérieure ils avaient affirmé dans une proportion de 83% que se marier, c'est une source de joie intérieure et de sécurité. On peut expliquer ces affirmations apparemment contradictoires en formulant l'hypothèse que dans un cas la question renvoyait, selon leur perception, à la dimension sociale ou institutionnelle du mariage et dans le second à sa dimension privée. Deux autres questions traduisent de façon plus particulière cette tension, celle qui a trait au rapport entre le mariage et la famille et celle qui met en rapport le mariage et l'enfant.

Dans cette conjoncture pour le moins ambiguë, une forte impression sinon une conclusion se dégage. Le mariage et la famille apparaissent présentement comme une réalité dessoudée. De son côté, l'enfant risque d'apparaître davantage comme un bien de consommation que comme une personne dont un des droits fondamentaux est d'avoir une mère, un père et un foyer stable dans lequel il puisse se développer. Autrement dit, c'est le tissu social dans ce qu'il a de plus fondamental qui est atteint par la tension exacerbée qui existe entre l'individualisme et le relationnel, entre le privé et le social, entre la liberté et l'institution.

Des jeunes écartelés dans une société en quête d'équilibre

Si on se refuse à parler d'incohérence subjective en pensant aux individus, puisqu'on est ici au niveau des sensibilités et des prises de conscience dans le temps, on ne peut se défendre de l'idée d'incohérence face aux courants de pensée qui traversent la société et qui, dans une certaine mesure, contribuent à en façonner le visage. L'organisation de la vie privée, on le sait, dans la mesure où elle est relationnelle ne peut s'arracher à l'organisation sociale. On en voit l'expression évidente dans l'intervention de l'État qui par un ensemble de règles imposées au couple, après un an de cohabitation, le reconnaît précisément aux fins de l'organisation sociale comme un couple marié.

Bref, la société, au service de l'individu, doit gérer jusqu'à un certain degré, difficile à évaluer certes, les institutions qui la fondent et en premier lieu celle du mariage et de la famille. Il semble bien qu'on soit ici en face d'une réalité incontournable. Ce qui n'empêche pas que ces institutions aient connu de sérieuses transformations au long de l'histoire.

Et ce n'est pas terminé. Dans cette perspective, il n'est pas facile de trancher la question à savoir si les nouvelles générations sont davantage les victimes d'une culture éclatée ou bien davantage les agents de transformation d'une société qui se renouvelle.

Une des expériences les plus troublantes qui puisse affecter une collectivité et les individus qui la composent est la perte de confiance dans ses institutions. La quête d'un nouvel équilibre, tout porteur de promesses d'avenir qu'il puisse être, ne va pas sans désenchantement et sans son lot de dérives.

Des balises dans le brouillard

Une troisième conclusion qui se dégage est que non seulement une crise majeure affecte le mariage mais aussi que les chemins de l'avenir ne font que commencer à se dessiner.

Comment trouver un sens nouveau au mariage alors que le rapport femme/homme est remis en question de façon radicale; alors que toutes les institutions sont contestées; alors que les valeurs du système dominant nous ont convaincus que tout est éphémère et jetable après usage; alors qu'au sexe axé sur la procréation s'est substitué le sexe communication, tendresse, plaisir?

Comment trouver une signification à l'institution du mariage alors qu'un monde s'en est allé et que le visage de l'autre n'en finit plus d'émerger. En lisant les réponses des jeunes adultes interrogés, on se défendait mal à certains moments de l'impression que tout est à faire. Pourtant des attentes inscrites au fond de l'être sont exprimées. Elles constituent les pierres d'assises du nouveau projet. Mais le chantier n'en est qu'à ses débuts.

Il ne faudrait donc pas croire qu'un nouveau sens au mariage serait sur le bord de s'imposer fournissant une motivation suffisamment claire et forte pour que les jeunes générations s'y rallient. Les raisons avancées n'ont tout simplement pas la consistance nécessaire pour permettre de conclure ainsi. Tout au plus voit-on poindre, à travers certaines prises de conscience, l'indication que quelques-uns commencent à en redécouvrir le sens profond.

Il convient de souligner que ce fait est en lui-même éminemment significatif quand on sait que pour un grand nombre de générations, portées par la solidité de l'institution, la question ne se posait même pas. Ce qui ne veut pas dire que nos parents ne savaient pas ce qu'ils faisaient

lorsqu'ils se sont mariés. Ils assumaient plus ou moins consciemment que les raisons officielles, valables à des degrés divers pour leur époque, étaient les bonnes. Mais voilà, elles ne le sont plus.

Le mariage: un choix select

Sans doute est-il pertinent de noter que l'on ne doit pas s'attendre à ce que tout le monde croit au mariage dans les années à venir. On peut avancer l'hypothèse que la crise est établie à demeure dans les sociétés libérales porteuses d'un pluralisme idéologique dont on peut, à bon droit, se réjouir. Autrement dit, la perception d'un sens personnel significatif au mariage, axée sur les nouvelles réalités socio-économiques et culturelles de l'époque, sera vraisemblablement le fait d'une minorité. Toutefois, on peut imaginer une minorité assez forte pour rallier l'assentiment plus ou moins passif de la population en général, ce qui enleverait à la crise quelque peu de son intensité.

Et puisque la religion a un impact indéniable sur la perception qu'ont du mariage les futurs maîtres, on peut estimer que la redécouverte d'un sens au mariage va pour une part non négligeable passer par celles et ceux qui ont une pratique religieuse et se transmettre dans l'école où ils sont appelés à oeuvrer demain.

BIBLIOGRAPHIE

- Cazeneuve, J. (1958). *Les rites et la condition humaine*. Paris: Presses universitaires de France.
- Cordero, C. (1995). *La famille. Crise ou mutation*. Paris: Le Monde-Éditions Marabout.
- Dumont, F. (1995). *Raisons communes*. Montréal: Boréal.
- Grand'Maison, J. (1995). *Le défi des générations. Enjeux sociaux et religieux du Québec aujourd'hui*. Montréal: Fides.
- Grand'Maison, J. (1993). *Vers un nouveau conflit de générations. Profils religieux et sociaux des 20-35 ans*. Montréal: Fides.
- Kaufmann, J.-C. (1993). *Sociologie du couple*. Paris: PUF.
- Lasch, C. (1979). *The Culture of Narcissism*. New York: Norton.
- Légaut, M. (1994). *Vie spirituelle et modernité. Entretiens ultimes avec Thérèse Scott*. Paris: Centurion.
- Lyotard, J.-F. (1979). *La condition post-moderne. Rapport sur le savoir*. Paris: Éd. de Minuit.
- Maillard, R. (1990). *Chronique de l'humanité*. Paris: Larousse.

- Michaud, C. (1994). Société pluraliste et diversité des expériences spirituelles chez les jeunes adultes. *Revue de la pensée éducative/Journal of Educational Thought*, 28(1).
- Singly F. (1992). *La famille: Transformations récentes*. Paris: La documentation française, No 685.
- Taylor, C. (1992). *Grandeur et misère de la modernité*. Montréal: Bellarmin.
- Touraine, A. (1992). *Critique de la modernité*. Paris: Fayard.
- Van Gennep, A. (1960). *The Rites of Passages*. Chicago: University of Chicago Press.

Claude Michaud is a Professor in the Faculty of Education, University of Ottawa. His research centers around moral education and spiritual values in young adults and their relationship to the development of teacher education programs in Canadian universities.